

INSECTARIUM
ET AUTRES NOUVELLES

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2023
ISBN : 978-2-283-03787-4

INSECTARIUM ET AUTRES NOUVELLES

PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN 2023

Préface de Karim Kattan

Insectarium
Les Parapheurs
Le Dernier Voyant
J'ai cru à l'accalmie
La Veuve noire
Tu ne mentiras point
Toutes les couleurs du monde
Portrait d'Aude au soleil couchant
Ville rêve
Apprivoiser le fugitif
La Formule du korrigan
Little Edenwood

BUCHET • CHASTEL

DÉJÀ PARUS

Sang indien et autres nouvelles. Préface de Roger Vrigny. Prix du Jeune Écrivain 1989, La Découverte-Le Monde.

Villes d'exil et autres nouvelles. Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Prix du Jeune Écrivain 1990, Le Monde Éditions.
Edna Marvey et autres nouvelles. Préface d'Odette Joyeux. Prix du Jeune Écrivain 1991, Le Monde Éditions.

La Pluie au crépuscule et autres nouvelles. Préface de Christiane Baroche. Prix du Jeune Écrivain 1992, Le Monde Éditions.

Prix du Jeune Écrivain 1993. Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud, Le Monde Éditions.

Prix du Jeune Écrivain 1994. Préface de Jean-Marie Laclavetine, Le Monde Éditions.

Prix du Jeune Écrivain 1995. Préface de Noëlle Châtelet, Le Monde Éditions.

Prix du Jeune Écrivain 1996. Préface de Daniel Pennac, Le Monde Éditions.

Prix du Jeune Écrivain 1997. Préface de Michèle Gazier, Le Monde Éditions.

Ciel de lit et autres nouvelles. Préface d'Eduardo Manet. Prix du Jeune Écrivain 1998, Le Mercure de France.

La Descente des oies sauvages sur le sable et autres nouvelles. Préface d'Henri Lopès. Prix du Jeune Écrivain 1999, Le Mercure de France.

ROM et autres nouvelles. Préface de François Salvaing. Prix du Jeune Écrivain 2000, Le Mercure de France.

Carrefour des fuites et autres nouvelles. Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Prix du Jeune Écrivain 2001, Le Mercure de France.

Cargo – Maria aparecida et autres nouvelles. Préface de Claude Pujade-Renaud. Prix du Jeune Écrivain 2002, Le Mercure de France.

Dès la première seconde de solitude et autres nouvelles. Préface d'Alain Absire. Prix du Jeune Écrivain 2003, Le Mercure de France.

(Suite en fin d'ouvrage)

Préface

Karim Kattan

Les douze nouvelles qui composent ce recueil sont le fruit du travail de ce qu'on nomme jeunes écrivain·e·s. Elles ont pourtant toutes trait à la mort ou à la disparition, au temps qui passe ou à la vulnérabilité des êtres.

Qu'ils soient féroces, contemplatifs, humoristiques, tristes, mélodieux, ou tout cela à la fois, ces textes sont empreints d'une mélancolie qui invite à la réflexion. Ils sont écrits et publiés en une période de déroutes et de deuils où, encore enlisés dans une pandémie dont nous mesurons mal les effets, nous contemplons avec désarroi l'extinction de notre espèce qui s'annonce (mais chaque ère n'a-t-elle pas sa propre conviction qu'elle est à *la fin de tout* ?)

En lisant ces textes réunis en recueil, une interrogation me vient à l'esprit. C'est une question avec laquelle nous sommes familiers, nous écrivain·e·s palestinien·ne·s, mais l'urgence écologique donne à la tragédie coloniale locale des proportions universelles :

comment écrit-on, jeune écrivain·e, face à ce rien qui vient ?

Ces textes apportent chacun des éléments de réponse. Non que la catastrophe écologique soit au cœur de toutes ces nouvelles, mais toutes tentent, à leur manière, de cerner l'étrangeté et l'hostilité du monde. Les écrivain·e·s mettent en scène des personnages souvent démunis face aux forces (de la nature, du travail, de la société, de la famille, du temps). Iels réfléchissent à l'anéantissement et à la solitude. Des sujets qu'on dirait, bien sûr, généraux mais qui prennent ici, sous la plume de jeunes écrivain·e·s, des résonances spécifiques.

Et en effet : comment écrire ? Question piège que je me pose à moi-même, car elle invite pour réponses des vérités générales souvent dogmatiques et exclusives. Et je vais l'avouer tout de suite, je n'aime pas le dogmatisme sur l'écriture, tel qu'il se manifeste par exemple dans cette citation de Rilke qu'on a coutume de faire circuler aux jeunes écrivain·e·s en tant que morceau d'inspiration choisie sur la pratique littéraire :

« Entrez en vous-même, cherchez le besoin qui vous fait écrire : examinez s'il pousse ses racines au plus profond de votre cœur. Confessez-vous à vous-même : mourriez-vous s'il vous était défendu d'écrire ? Ceci surtout : demandez-vous à l'heure

la plus silencieuse de votre nuit : “Suis-je vraiment contraint d’écrire ?” Creusez en vous-même vers la plus profonde réponse. Si cette réponse est affirmative, si vous pouvez faire front à une aussi grave question par un fort et simple : “Je dois”, alors construisez votre vie selon cette nécessité. »

On me l’a donnée à seize ans, me présentant comme un cadeau ce qui s’avérerait être un poison et une interdiction. Je l’ai lue et suis resté coi. Cette citation, isolée, prise mortellement au sérieux par moi, m’a réduit au mutisme littéraire des années durant : car, me disais-je, je ne mourrai pas s’il m’était défendu d’écrire. Je ne serai pas heureux, peut-être, mais je ne mourrai pas. À partir de là, pensai-je, je ne pouvais qu’être un imposteur ; un inauthentique poseur. Impressionné par le ton péremptoire, par ces affirmations qui n’acceptent aucun dialogue, aucune reprise, j’ai pris cette citation au pied de la lettre et ai décidé de me tenir bien sage et silencieux. Ce n’est qu’un peu plus âgé que j’ai compris que cette vision de l’écriture, absolutiste, je n’en voulais pas. Elle ne m’intéressait pas, ni politiquement ni esthétiquement.

Car on peut écrire tous les jours, mais on peut aussi écrire un jour sur deux, ou un mois sur deux, ou une fois puis plus jamais ; on peut rêver d’écrire et ne pas le faire. On peut attendre, attendre, attendre

de n'être plus un jeune écrivain amoureux des sentences et des affirmations pour écrire. Car on est pressé d'écrire, pressé d'être lu, mais on peut choisir de ne pas l'être. On peut décider – acte révolutionnaire – de prendre son temps.

Je n'aime pas cette citation parce qu'on nous l'offre sous forme de citation précisément : un bout mutilé mais impérieux d'une pensée plus large et organique, une maxime extraite d'une série de lettres qui invite à la réflexion et non à la certitude. Rilke qui l'écrit à ce moment-là est lui aussi un jeune écrivain : à vingt-sept ans, il aurait tout juste raté la date limite de son inscription au Prix du Jeune Écrivain. Isolée, la pensée de Rilke devient une conviction alors qu'elle peut illustrer au contraire le besoin pour ces deux jeunes écrivains de trouver une terre ferme, un ancrage un peu stable dans le long travail de doute que constitue l'acte d'écriture – ce périlleux métier de la langue.

Alors, je vais me risquer à mon tour à l'arrogance de la vérité générale, pour voir. Pour essayer : l'écriture, il me semble, c'est un artisanat du doute ; une forme d'empathie illimitée envers un monde et ses êtres, étranges, incompréhensibles ; une curiosité à l'égard des manières de dire et d'imaginer ce monde où on n'est à l'abri de rien. Pour moi, l'écriture est un entraînement et une discipline – une méthode qu'il faut appliquer et répéter pour apprendre. Souvent,

on ne parvient à une voix de l'écriture que tard, lorsque l'on ose entrer dans le balbutiement, dans l'hésitation, dans la phrase incertaine, frêle, cassée.

Qu'elles soient récits de tranches de vie ou narrations quasi cosmiques ; qu'elles débouchent sur une morale claire ou seulement sur du trouble qui s'ajoute au trouble ; qu'elles soient enracinées dans un réel, volatilisées dans des imaginaires, ou quelque part à mi-chemin, ces nouvelles procèdent à une excavation lente, délicate, précise, des âmes humaines. Ces jeunes écrivain·e·s nous invitent dans des univers colorés et riches, portés par des voix discordantes, harmonieuses, toujours singulières.

Et c'est là ce qu'il y a de plus riche dans ce recueil : qui parle, pourquoi, et comment ? Quelles sont ces voix qui portent le texte, et de quelles couleurs sont-elles, quelles formes dessinent-elles, quelles musiques inécoutées nous font-elles entendre ?

On trouvera mille réponses dans ces textes qui se déploient par châteaux et par bureaux, monts et vaux, dans des maisons, des bars, des phares, des îles, dans des ici et des ailleurs, enchevêtrés en végétations, plongés dans des royaumes aquatiques, endormis dans des clairières dorées.

Lors de ma première lecture de ces nouvelles, j'ai été frappé par les atmosphères qui s'en dégagent

et impressionné par le travail soigneux, de ces écrivain·e·s. Par cet artisanat douteux, complexe, fatigant, frustrant qu'est l'écriture, ils convoquent des mondes qui m'accompagnent longtemps après leur lecture. Bien que jeunes écrivain·e·s, ils me proposent à moi – à qui on a récemment annoncé que si je n'étais plus guère un « jeune écrivain », je pouvais néanmoins me rassurer que je sois encore un écrivain jeune – et à nous tou·te·s lecteur·ice·s de ce recueil d'écouter des mondes distants et de voir des intériorités particulières.

Car écrire face à ce rien qui vient, c'est un acte fort et on le sent dans ce recueil : cet ensemble, bien que hanté par des disparitions, est loin d'être funèbre.

Ces textes sont aussi le fruit du travail de reprise proposé par le Prix du Jeune Écrivain : chaque écrivain·e retravaille son texte pour publication en dialogue avec l'un·e des membres du jury. Ce processus, qui fait la part belle à l'écoute et à l'échange, nous rappelle qu'on n'écrit jamais seul. Écrire, c'est être relu et vouloir relire les autres ; c'est un acte de partage et de communauté indissociable de l'amitié et de la lecture. On écrit pour lire, pour être lu ; avec quelqu'un, pour quelqu'un.

Karim Kattan,
prix des Cinq Continents 2021.

Insectarium

Aqil Gopee

Pour Oliver, pour Aaron.

Les armées de Salomon composées de djinns, d'hommes et d'oiseaux furent rassemblées et placées en rangs devant lui. Et lorsqu'elles arrivèrent à la vallée des fourmis, l'une de celles-ci s'écria : « Ô fourmis ! Regagnez vos demeures de peur que Salomon et ses armées ne vous écrasent sans s'en apercevoir. »

Le Coran,
Sourate des Fourmis (27:17-18)

L'homme pousse la porte en fer forgé du cimetière. L'allée en macadam crisse sous ses chaussures

de cuir. La légère brise qui souffle des montagnes porte le parfum de mangues éclatées. Ses narines se dilatent : mangues et autre chose. De l'attar, parfum des fidèles. Le garçon lui avait parlé des fioles que l'on plaçait le long des fenêtres de la mosquée. Les fidèles faisaient rouler les pointes odorantes – suintant de distillats de rose, de jasmin, de santal et d'épices – sur le dos de leurs mains et se frottaient l'huile sur la peau. Le parfum, puissant, durait des jours.

Les yeux de l'homme font le tour du qabarastan. Pas de pierres tombales. Ça aussi, il le savait, grâce au garçon. « Les musulmans enterrent leurs morts dans le plus grand anonymat – les pierres tombales et les mausolées sont du gaspillage et incitent à des formes de culte malencontreuses. » L'homme avait hoché la tête. Dans sa propre tradition religieuse, on brûlait les morts, et leurs cendres étaient dispersées au-dessus des rivières et des mers. Il remarque que des plaques commémoratives ornent néanmoins certains des tumulus. Les gravures sont anciennes et recouvertes de rouille, l'écriture arabe s'enfonçant dans le latin. Certaines sont vieilles de plusieurs siècles, datant de l'époque des coolies, lorsque des hindous et des musulmans embarquaient du Bihar pour aller travailler sur une île où les rochers, leur racontait-on, recouvraient des gisements d'or.

Sa gorge le démange. Il a dû attraper quelque chose. Il continue à marcher, ayant repéré un rassemblement d'hommes sous le grand banian à l'extrémité du cimetière. Il s'approche d'eux en silence. Ils ont les yeux humides, et les mains levées vers les nuages en prière. Personne ne le remarque, même s'il porte encore sa blouse de médecin. La tête de son stéthoscope dépasse de sa poche. Il avait quitté l'hôpital dès qu'il avait entendu la nouvelle, et les détails des obsèques, du transistor qui grésillait dans un coin de la pièce. Il avait marmonné des excuses précipitées au jeune ouvrier bangladais qu'il auscultait. Il avait regardé l'homme, confus, le corps brûlant de fièvre, des flocons de mucus séché parsemant sa moustache.

Le trafic était lent, et le trajet de quinze minutes en prit trente. Il craignait que l'enterrement ne soit terminé lorsqu'il atteindrait le cimetière.

Il soupire en trouvant la fosse rectangulaire toujours ouverte. Un linceul blanc est posé à côté, sur un brancard de fortune. Il arrive à distinguer les détails du visage qu'il connaît, pressé contre le tissu diaphane. Le nez pointu, l'arche du front, peut-être même, s'il se concentre suffisamment, la pulpe arrondie des lèvres. Le corps doit avoir été baigné il y a peu ; de grandes taches humides parsèment encore le tissu. Le parfum des cheveux propres,

lavés à l'eau de camphre, se mêle dans le vent à l'effluve des mangues.

Il reconnaît, assis à l'ombre de l'arbre, le père du garçon. C'est un grand homme aux yeux doux ; il l'avait vu en photo. Ses yeux sont secs. L'épuisement dessine, au khôl, des cernes sous son regard. La douleur semble avoir creusé un abîme au fond de lui. Ses lèvres sont moites et tremblent doucement. Une guêpe est accrochée aux poils de son bras, bijou scintillant, comme porté pour les funérailles. Une fourmi de feu remonte le long de sa joue, poursuivant un filet de sueur. Un mille-pattes tourbillonne à ses pieds chaussés de sandales.

C'est le garçon qui lui avait appris à remarquer les plus infimes des créatures. « C'était le don de Salomon, disait-il. Dieu lui a offert le contrôle des bêtes, des insectes, des djinns et des vents. Il leur parlait, et ils écoutaient. »

Ils s'étaient rencontrés il y a un an. L'écran de son téléphone s'était allumé dans l'obscurité de sa chambre, passé minuit. Une notification, provenant de l'application qu'il méprisait, mais qu'il continuait à télécharger les nuits de solitude. *Hey*. Le message était accompagné d'une photo du visage du garçon, suivi de son torse nu, reflété dans un miroir sale. L'homme n'avait pas été séduit. Il le trouvait trop

mince, portant des lunettes trop grandes pour son visage. Mais, poussé par l'ennui, il avait répondu.

Ils s'étaient rencontrés une semaine plus tard dans un magasin de thé aux perles, à l'insistance du garçon. Il était plus beau en vrai. Il portait un pantalon crème, une chemise corail, échancrée jusqu'à la poitrine, une montre en cuir au poignet. Il parlait avec une pointe de timidité mais ses yeux brillaient d'une lueur pénétrante, malicieuse, derrière ses lunettes. Une moustache translucide se dessinait au-dessus de ses lèvres.

« Alors, tu es artiste ?

– Je dessine. »

Pour prouver ses dires, l'homme s'était emparé d'une serviette pour commencer un croquis du visage du garçon. Il avait voulu faire une blague, mais le garçon était resté parfaitement immobile, les yeux rivés sur le dessin, dans l'expectative. Se sentant soudainement gêné, l'homme avait écrasé la serviette dans sa paume et s'était excusé.

Le garçon avait poliment souri, en sirotant son thé au lait de taro : « Je remarque ce que la plupart des gens ne remarquent pas. » Il retourna avec délicatesse le bras de l'homme, exposant la peau cuivrée en dessous. L'homme frissonna lorsqu'il traça du doigt le renflement de ses veines, s'arrêtant vers le haut du bras, à quelques millimètres du moustique

gras qui festoyait. Il le tapa gentiment de son index, et le moustique s'envola paresseusement dans les airs, l'abdomen gorgé de sang. « Je ne les tue pas », avait dit le garçon en caressant la piqûre rouge qui avait fleuri sur la peau de l'homme.

Le vieux gardien du cimetière boitille entre les monticules funéraires, une paire de cisailles entre les mains. L'homme l'aperçoit au loin. La clôture en fer forgé se profile derrière sa silhouette abîmée, séparant le cimetière de la petite mosquée où la famille et les amis du garçon avaient prié plus tôt. Il se sent soudain étranger. Personne ne lui a demandé qui il était, ou n'a exigé qu'il explique sa présence. Pourtant, il sait qu'ils le chasseraient, s'ils savaient. Le garçon n'en avait jamais parlé, mais à voir la façon dont il se tenait quand ils étaient en public, ses frissons au passage de gens qu'il pensait connaître, ses yeux fuyants lorsque l'homme abordait des questions d'avenir.

Le garçon avait eu dix-sept ans à la fin de l'année précédente. L'homme les avait conduits à la plage pour fêter l'événement, même si le garçon n'en pensait pas grand-chose. « Nous ne célébrons pas vraiment les anniversaires. Mais j'aime passer du temps avec toi. » Leur promenade avait été longue. Le garçon avait enlevé ses chaussures et marchait pieds nus sur le sable. Il s'arrêtait de temps en temps

et remuait avec ses orteils les algues jetées sur le rivage. Il renversait les rochers et les coquillages et creusait des trous à pleines mains, à la recherche de crabes. Il aimait les attraper, sentir le chatouillement de leurs pattes au creux de sa paume. Il les relâchait. Sur les rochers, ils trouvaient les carapaces brisées de ceux qui avaient été saisis par les mouettes. Le garçon ramassait les morceaux violets et les pinces qu'il trouvait et les rangeait au fond de sa poche : « Je les collectionne. »

À ce moment-là, puisque la plage était déserte et que le soleil se couchait, l'homme avait essayé de l'embrasser. La bouche du garçon s'était ouverte mais il avait gardé serrée la forteresse de ses dents. Ses lèvres avaient le goût du sel. Le garçon, sans violence, l'avait repoussé, et avec un sourire doux lui avait annoncé qu'il était l'heure pour lui de prier, car le crépuscule, déjà, envahissait le ciel, le tapissait d'un édredon mauve qui dissolvait les nuages et les goélands. Il s'était dirigé vers l'océan, enfonçant ses orteils sur la ligne du rivage pour faire ses ablutions à l'eau de mer. Il se rinça les poignets et se gargarisa trois fois, se nettoya le nez et le visage, les bras jusqu'aux coudes, les cheveux, les oreilles.

Les bris du sable chaussèrent ses pieds mouillés d'une couche minérale lorsqu'il se mit debout sur la plage et leva les mains au ciel. Il murmura

des mélopées en arabe. L'homme, accroupi près des filaos, observait sa silhouette coupée contre un ciel de tourmaline. La voix d'un muezzin mourait au loin. Il vit le garçon se courber, se redresser, puis se prosterner. Son front reposait près d'un trou de crabe, des algues aqueuses dansaient sur le sable, antres de la chair gisante d'holothuries pourpres crachées par les vagues. Il voulut dessiner ce paysage qui éveillait en lui une nostalgie de poète. Il repensait à la serviette qu'il avait écrasée, au dessin du garçon qu'il n'avait jamais terminé. Lorsqu'il penserait à lui, les années, les décennies qui suivraient, c'est cette scène qui se dessinerait dans sa mémoire, ce coucher de soleil violacé, les empreintes lourdes que laissait le corps prieur du garçon sur le sable.

Il se trouvait troublé par la foi de fer du garçon, l'amour pur qu'il portait à un Dieu invisible et absent. Lui n'avait connu, dès l'enfance, que des dieux de cuivre et de pierre, étreints par la flamme des temples et adorés par des prêtres danseurs. Leurs visages fermes et redoutables le fascinaient et le terrifiaient à la fois, ouvrant des portails dans son imaginaire. Il frissonna à la mémoire de Kali, la destructrice, déesse mortifère qui décapitait les hommes et dominait le monde, à la peau bleue et au beau visage de Shiva, dont le corps aérien avait

éveillé et nourri ses désirs d'adolescent. Il pensa à Ganesh, l'éliminateur d'obstacles, et à sa majestueuse tête d'éléphant, que les siens venaient immerger dans l'eau de la mer chaque année, là même où le garçon venait de faire ses ablutions.

L'homme ne comprenait pas, non plus, le désir sauvage qui s'était emparé de lui depuis qu'ils s'étaient rencontrés. Il n'était pas inconscient de son âge, de l'homme mûr, aux cheveux amincis, aux yeux creusés, et à la peau tannée qui le jaugait chaque matin de la buée du miroir. Il avait connu la chair des hommes et des femmes, avait parcouru les tortuosités du désir. Il avait cru le sien fini, mais la peau lactée du garçon l'attirait comme une offrande des dieux, une coulée d'or dans le paysage dévasté de sa vie. Il savait que ce mirage finirait par s'évaporer, comme la vapeur des dunes dans le désert. Une tristesse prémonitoire jeta une froidure sur son cœur, et il pensa aux éphèbes des temps anciens, les échansons des Grecs, les garçons au corps enduit d'huile qui dansaient nus pour les maharajas, les adolescents qui peuplaient les harems des sultans. Il aurait été un temps où sa sénescence et la jouvence du garçon auraient été complémentaires : lui, médecin grisonnant, porteur d'une sagesse qu'il passerait à un jeune amant, promesse charnelle d'un avenir.

Le garçon termina la prière du crépuscule, salua les anges scribes à sa droite et à sa gauche, se tourna vers l'homme, et sourit.

Les hommes du cimetière baissent les mains au passage d'un imam petit et joufflu. Il porte une djel-laba couleur nuit trop grande qui traîne au sol et caresse les mauvaises herbes, dérange les papillons. Il récite des versets du Coran d'une voix belle et caverneuse, qui fige le temps et les hommes autour de lui.

Le garçon avait l'habitude de réciter ces mêmes versets. L'homme les reconnaît. Il les lui avait chantés sur la colline près de sa maison, un après-midi. Il venait de pleuvoir et ils étaient allongés sur la terre mouillée. Leurs vêtements étaient humides et boueux. Une odeur de cuivre flottait dans l'air tandis que les insectes sortaient de leur tanière. L'homme, curieux, avait écouté. À la fin de sa récitation, il avait demandé une traduction. Le garçon était resté silencieux, les yeux rivés sur une mante religieuse émeraude qui les regardait depuis l'écorce d'un arbre. Il a tendu la main. Alors que la créature se posait timidement sur sa paume, il a répondu : « Dieu a décrété la mort de Salomon, mais son armée de djinns ne s'est pas rendu compte qu'il était mort jusqu'à ce qu'un ver ronge son bâton de

bois – sur lequel il s'accoudait – et qu'il tombe avec un bruit sourd. »

Ils restèrent allongés sur le sol. La pluie avait laissé place à un soleil d'étain qui calcifiait la boue sur leurs bras et leur visage. L'homme fut surpris lorsque le garçon l'étreignit et approcha ses lèvres des siennes. L'homme ouvrit la bouche pour accueillir le baiser. Le garçon, parfumé d'abandon, avait un délicieux goût de ruine. Ses cheveux longs étaient humides et se transformaient, à la lueur du soleil, en mordorures fauves. La peur faisait trembler son souffle. Cependant, ses doigts qui dansaient sur la peau de l'homme, déboutonnaient sa chemise et devinaient son sexe à travers le tissu de son pantalon, semblaient convaincus de l'objet de leur recherche. Ils parcoururent son torse, effleurèrent ses cheveux gris, sondèrent sa bouche. Le garçon mordilla les tétons de l'homme, goûta la sueur au fond de son nombril, huma l'odeur de ses aisselles. Une chair de poule embrasa leurs corps, et l'homme se crut immortel. Il remarqua le moustique gras qui s'était posé sur l'épaule nue du garçon.

Après la récitation du Coran, une échelle en bois est abaissée au fond de la fosse. Deux hommes descendent, maintenant le corps du garçon en place tandis que d'autres inclinent le brancard contre le mur de terre. Le linceul est déposé au fond de

la fosse. Les hommes remontent à la surface et enlèvent l'échelle. Le père du garçon s'avance et saisit une motte de terre. Il la disperse dans la fosse. Les autres hommes font de même à tour de rôle, et s'embrassent entre deux sanglots. Le père du garçon s'approche de l'homme, l'étranger, et le serre aussi dans ses bras. Il sent l'attar et la terre fraîchement retournée.

Lorsque tous les autres sont partis et que le vieux gardien s'approche avec sa pelle, l'homme se tient toujours au bord de la fosse, sa motte de terre serrée dans son poing. Il observe un ver de terre, couleur de quartz rose, s'en échapper, et s'enrouler lassement autour de son doigt comme un anneau.

Aqiil Gopee, 24 ans, île Maurice

Aqiil est titulaire d'une maîtrise en religion comparée de Harvard et a également étudié l'archéologie. Il vit aux États-Unis. Déjà lauréat du PJE, il travaille à l'écriture d'un premier roman et à une traduction littéraire du Coran. Parmi ses écrivains favoris figurent Ananda Devi, Marguerite Yourcenar, Jean-Baptiste Del Amo, Arundhati Roy, S. A. Chakraborty.

Aqiil a été parrainé
par Karim Kattan.

Les Parapheurs

Élise Picandet

Parfois, du dernier étage, je m'ennuie un peu, et je regarde par la fenêtre. On y voit des rues, des petits immeubles en travaux, l'arrêt de métro, l'université, une étendue d'herbe où s'assoient les étudiants, avant qu'ils se lèvent et marchent lentement vers leur vélo ou leurs bâtiments respectifs, Lettres, Histoire, Philosophie, Arts appliqués. Quand j'oublie de cligner des yeux, écrasée d'ennui, tout se dilue dans la chaleur qui monte du béton, et je laisse mon regard nager dans cette aquarelle à la lumière floutée par le double-vitrage.

Une petite tache bleue, mouvante, attire mon attention à l'orée de mon champ de vision : je cligne des yeux, et ma rétine retrouve doucement son focus sur une étudiante en bas de mon bâtiment, un dictionnaire de latin sous le bras, qui fourre négligemment un contrat de travail dans son sac à dos. Elle a les courbes un peu enfantines de celle qui ne porte

pas de soutien-gorge sous sa salopette et un masque en tissu blanc qui ne l'est plus tellement. Elle pose son dictionnaire sur un muret pour détacher son vélo, qu'elle enfourche en laissant glisser son masque sur le menton, dévoilant un sourire rouge et blanc de bonheur vrai, puis balaie le monde de ses grands yeux vifs, et je crois qu'elle me regarde, non, elle n'a vu que le reflet de la vitre, mais cette fraction de seconde a suffi à me vider brusquement les poumons. Appuyée au mur, la vue brouillée, je cherche dans mes entrailles cette chaleur saisie dans les yeux de l'étudiante, ce bonheur sourd, presque douloureux, qui se porte dans le ventre, se diffuse dans tout le corps, et explose à la première bouffée d'air frais inspirée quand on baisse son masque en enfourchant un vélo. Je sais confusément qu'une émotion aussi physique a existé dans ma vie, mais le bonheur est devenu un concept abstrait, admis. Je cligne de nouveau des paupières pour ne pas perdre la silhouette qui s'éloigne. Bientôt, il ne restera que le dictionnaire oublié sur le muret.

Elle est sans doute étudiante en lettres, et en sortant des cours elle pédale dans une cartographie d'amis avec qui refaire le monde autour d'une bière. Elle écrit probablement des petits poèmes au gré de ses peines de cœur, en répétant à qui veut l'entendre qu'un jour, quand elle aura le temps, elle écrira un

roman. Peut-être qu'elle sera écrivaine, peut-être pas, tout est possible, en tout cas elle sera artiste, elle prend souvent un vieil appareil photo avec elle, parfois même un carnet de dessin pour croquer quelques rues les jours d'automne. Quel genre d'artiste, elle ne le sait pas exactement, mais de ceux qui semblent vivre dans une photo argentique et ont toujours quelque chose de décalé à dire sur les tenants et aboutissants de l'existence humaine.

Elle pédale sans empressement, elle va peut-être boire un verre en terrasse, s'asseoir dans un parc avec son carnet, ou écrire chez Maëlle, mais elles s'y mettront très tard, parce qu'il faut d'abord raconter en détail leurs vies amoureuses et quelques considérations hasardeuses sur l'avenir du monde en mangeant des tartines, au milieu des tentures et des fumées de cigarette. De sa voix douce, Maëlle lui racontera l'art d'aimer hors des structures héritées, passionnément, librement, pluriellement, réinventer un système à chaque relation, surtout ne jamais s'enfermer dans un couple. L'étudiante hochera la tête, mais évidemment, elle tombera bien vite amoureuse d'un Axel, un anarchiste aux longs cils, artiste et torturé juste ce qu'il faut, qui vivra dans un vieil appartement rempli de plantes et de pancartes de manifs, avec des tomates et un lombricompost sur le balcon. Il l'obsédera, elle passera des heures à

regarder les photos qu'elle aura prises de lui dans la lumière diffuse de sa fenêtre, elle le dessinera, le découpera en poèmes où les mots manqueront, rêvera de lui tout éveillée en traversant la route au milieu des bruits de klaxon.

La silhouette sur son vélo disparaît au coin de la rue, mais je reste à la fenêtre. À voir son sourire et le dictionnaire oublié, pas de doute : cet après-midi, elle ne va pas boire une bière en terrasse ni un café chez Maëlle, elle va aimer. Depuis la première nuit passée là-bas, elle a déserté sa petite chambre d'étudiante, où son lit défait reste vide et un pot de confiture de fraise moisit lentement. Ce soir, Axel lui dira de ne pas signer ce contrat de travail, elle n'a pas besoin de travailler, ce serait du gâchis, il faut écrire un roman, faire pousser des tomates sur le balcon, lire, manifester, brûler le capitalisme ! Elle acquiescera, mais enfin, c'est juste un CDD de deux mois, un mi-temps en plus, elle profitera d'être sur le campus pour écrire à la bibliothèque, ça fera une expérience, elle pourra acheter un ordinateur portable et payer sa part du loyer. Dans les ressources humaines, répétera Axel, tu te rends compte, les *ressources humaines*, ils n'ont même pas pris la peine de trouver un terme politiquement correct. Elle se dira qu'il exagère, mais comme à son habitude hochera la tête pour faire oublier qu'elle est bien moins

politisée que ce qu'elle laisse croire. Elle a juste besoin de devenir adulte, et le vide l'effraie, il faut que la vie se remplisse de quelque chose de simple et solide. Maëlle comprendra – elle comprend toujours tout, Maëlle –, il faut bien gagner un peu d'argent dans ce monde de galères. Forte de cette validation, elle ira signer le contrat, au rez-de-chaussée, dix étages en dessous du mien.

Premier jour. Minuscule au pied du grand building vitré, avec son skate sous le bras et son vieux masque en tissu de travers, l'étudiante arrive un peu en retard sur l'avance qu'elle avait prévue, mais sans se presser. Quelqu'un l'attend, connaît son prénom, a pour elle un sourire dans le regard au-dessus du masque, qui aurait sans doute été une poignée de main autrefois. Elle s'appelle Marine, et il faut la suivre dans les escaliers, ça ne la dérange pas, les escaliers ? Marine aime bien les prendre au lieu de l'ascenseur, pour se dégourdir les jambes. Elle semble très jeune, alors l'étudiante demande :

« Toi aussi, tu es étudiante contractuelle ?

– Oh, non, moi je suis *salariée*. »

Peut-être un peu vexée, elle a prononcé ce mot en rajustant son col de chemise.

« Je suis au service de recrutement. Je serai, en quelque sorte, ta supérieure, dans le sens où c'est

moi qui vais superviser ce que tu fais. Mais on peut se tutoyer, hein. On t'a expliqué ce que tu vas faire ?

– Pas vraiment.

– C'est la période où on va recevoir une vague de contrats. Le reste de l'année, je gère ça toute seule, mais en cette période, tout arrive d'un coup, alors tu vas m'assister. N'aie pas peur, mais tu verras, il y a *énormément* de choses à faire.

– Et ils vont travailler dans quoi, ces gens ?

– Eh bien, ils vont faire un peu comme toi.

– Gérer les contrats des nouveaux qui viennent gérer des contrats ? »

Ce n'est qu'au troisième étage, pourtant les escaliers n'en finissent pas.

« C'est une mécanique très complexe, mais enfin, oui, si tu veux, en quelque sorte.

– D'accord, très bien. »

Elles empruntent un couloir où les portes sont entrouvertes sur des employés silencieux qui détachent parfois les yeux de leurs écrans à leur passage, ou fermées, à travers lesquelles on entend les voix déshumanisées d'une vidéoconférence. Leur pièce est semblable à toutes les autres, avec deux bureaux qui se font face, une grande armoire métallique, un portemanteau, et rien d'autre. Comme Marine se dirige vers l'un des bureaux pour y prendre

une pile de grandes enveloppes, l'étudiante se dirige vers l'autre.

« Allume l'ordi, je te mets le code, je vais te montrer ce qu'il faut faire. »

On l'a prévenue, c'est un travail plutôt rébarbatif. Il faut imprimer les contrats et les ranger dans des parapheurs, dix par dix, puis elles montent, avec Marine, elles en portent cinq chacune à l'étage de la présidence, où la moquette a une couleur différente, plus douce, et gorgée de soleil sous les velux. Là, les bureaux sont plus spacieux, avec dans chacun une imprimante et une cafetière, parfois des tableaux aux murs et quelques plantes vertes. Marine marche à petits pas, son regard se glisse par toutes les portes ouvertes pour essayer d'en accrocher d'autres, et lance alors un « bonjour, ça va ? » enthousiaste, qui n'appelle rien d'autre qu'un « oui, et toi ? » calqué sur le même ton, elle varie alors entre le « très bien, merci ! » ou le « ça va, ça va ! », en réajustant sa pile de parapheurs pour teinter sa politesse de l'héroïsme d'une fatigue débordée. L'étudiante la suit discrètement, en souriant si ses yeux en croisent d'autres, d'un sourire assez distant pour montrer qu'elle n'appartient pas à ce monde. Marine, pourtant, n'économise pas ses efforts pour l'y introduire.

« La femme que tu viens de voir, c'est Sandrine de la compta, et la Françoise dont elle parlait, c'est

Françoise des Assedic qui a son bureau au même étage que nous, en face du service des courriers où travaille Éric, tu te souviens ? »

Puis un silence respectueux se crée quand elles s'approchent du bout du couloir, illuminé par le velux d'une lumière sacrée. Elles posent les parapheurs à gauche du meuble en bois, très lentement, jusqu'à ce qu'une voix rauque s'adresse à elles à travers la porte à peine entrouverte :

« Bonjour Marie, ça va ? Beaucoup de nouveaux contrats ? »

Marine, sans jamais oser corriger son prénom, échange quelques mots avec la voix à travers la porte en empilant les parapheurs signés dans leurs bras. La première fois, l'étudiante a demandé dans l'ascenseur :

« C'était la présidente ?

– Tu rigoles ! C'était la vice-présidente. C'est elle qui signe les contrats.

– Ah bon, pas la présidente ?

– Oh, non. Tu penses, elle a autre chose à faire. »

L'étudiante n'a pas la moindre idée des choses que la présidente peut avoir à faire, si ce n'est pas de signer les contrats, mais garde le silence.

Ensuite, il faut remettre les pages dans l'ordre, les agraffer, les ranger, et remplir des tableaux de suivi Excel.

« Ça fait beaucoup d'informations, tu devrais peut-être prendre des notes. »

Elle a justement un joli carnet dans son sac, que lui a offert Axel et qu'elle n'a pas encore osé entamer. Ce qu'elle retient du conseil de Marine, c'est que le carnet est un objet autorisé sur le bureau. Elle ne sait pas qu'elle s'adresse à une écrivaine, pense l'étudiante avec un petit sourire. Elle n'aura sans doute ni le temps ni la concentration pour écrire vraiment, mais pourra puiser de la matière, « faire feu de tout bois » comme dit Maëlle, rêvasser en enchaînant les tâches rébarbatives, griffonner des idées quand Marine sortira pour aller à la photocopieuse, et noter des mots découverts qu'elle trouve beaux. Sur la première page, elle écrit en gros : *PARAPHEURS*. C'est un nouveau mot, capturé dans son environnement naturel. Elle sent le poids du regard de Marine à travers son écran et, faute de pouvoir s'y plonger sérieusement, ne sait pas trop quoi écrire d'autre. Alors, elle prend la pile de paraphes, et commence son travail de tri, en prenant son temps. Après tout, elle est payée à l'heure.

Parfois, elle reconnaît un nom, un visage sur les pièces jointes. Ils sont étudiants, ils ont son âge et vont faire la même chose qu'elle. Elle analyse les courbes hésitantes des signatures, s'arrête sur des noms étranges, Wilhem Pecuyer, Renand Laliberté,

et prend quelques secondes pour tourner les pages et s'arrêter sur un regard, gris et intense sous les *RF* de la carte d'identité, colorisé mais flou sur la carte vitale. Wilhem a les cheveux bouclés, tondus sur les côtés, des joues creuses, et un regard déjà fatigué par la vie. Il est en option cinéma, sans aucun doute le monde l'ennuie et il rêve de vivre dans un film muet des années trente, il porte des manteaux longs et fume des cigarettes aux abribus. Elle le regarde quelques secondes, puis agrafe son contrat pour l'ajouter à la pile. Plus tard, au moment de glisser son dossier dans le gros classeur des noms en P, elle l'ignorera comme un ancien amant qu'on recroise, puis l'oubliera.

Les jours passent, dans l'atmosphère intemporelle des bureaux climatisés éclairés de néons. Elle s'énerve de la vie qui continue sans elle, les amis en terrasse, le grouillement militant et culturel, Maëlle et Axel qui disposent librement de leur temps... Elle a toujours sa moitié de temps libre, mais le matin se réduit à peau de chagrin quand il faut surveiller l'heure pour manger à midi et commencer à treize heures, et l'après-midi n'a pas la même saveur quand il faut se coucher tôt. Bien vite, elle renonce à aller à la bibliothèque, elle passe déjà bien assez de temps avec un masque sur la figure.

« Tu vois, je te l'avais dit, un mi-temps c'est pire que tout, ça te prend la tête à plein temps pour une moitié de salaire. »

Axel a raison. Le peu d'argent gagné est dévoré par le loyer. Elle aura à peine de quoi s'acheter un ordinateur d'occasion à la fin de son contrat.

Un jour, Marine reste une demi-heure penchée sur le clavier de l'étudiante, à se battre avec l'ordinateur qui refuse de s'allumer.

« Bon, on ne va pas y passer la journée, va dans le bureau d'Antonin, il est en télétravail aujourd'hui. »

L'étudiante est ravie de cette petite perturbation, surtout que le bureau d'Antonin est très différent des autres. Les murs sont recouverts de tracts et de journaux politiques distribués à la sortie du métro, NPA, Cercle marxiste de l'université, CGT, *Révolution*, *Le Poing levé*, *Le Vilain Petit Anar*. Il devient immédiatement son bureau préféré, d'autant plus que le rôle d'Antonin doit être suffisamment important pour qu'il ait droit à son espace personnel. Seule dans cette petite pièce silencieuse, sans le bruit de clavier de Marine, elle reste quelques minutes paralysée par tant de liberté. D'abord, elle ferme la porte en se disant qu'elle aura bien le temps d'ouvrir un tableau Excel quand elle l'entendra s'ouvrir, puis, après réflexion, elle l'entrouvre pour que personne ne se méfie au point de venir vérifier. Mais les bruits

de pas et de claviers qui passent par la porte entrouverte polluent l'air de la pièce, elle se sent un peu coupable, et n'arrive pas à se concentrer.

Le lendemain, un gars immense, ébouriffé, à la chemise froissée, s'arrête près de la photocopieuse.

« Salut, c'est toi qui étais dans mon bureau hier ? »

Voyant ses pupilles se dilater de stress à l'idée d'avoir mis le pot à trombones à la place du pot à agrafes ou oublié le coup de lingette désinfectante, il s'empresse d'ajouter :

« Antonin, enchanté, je suis l'informaticien de l'étage. »

Et un souffle amusé venu de sous son masque embue ses lunettes.

De temps en temps, elle va à la machine à café pour les pauses. Tout le monde y énumère ses problèmes quotidiens, qui sont un peu les mêmes chaque jour. La fatigue, le vivement les vacances, le retard du train, le pas la forme en ce moment, la lenteur des ordinateurs qui sont *particulièrement* lents aujourd'hui, et quand tous ces petits tracas de la vie ont été énumérés, on passe à ceux des enfants, un conseil de classe ou un prof trop sévère. La froide amitié qui se tisse au fil des ans entre les employés se mesure à des petits détails, comme de dire « Chloé » au lieu de « ma fille » ou « Paul » au lieu de « mon

mari ». Le degré maximal de proximité étant atteint quand la collègue demande d'elle-même : « Il a revu le médecin, Paul, pour cette histoire de vertèbre ? » Comme les réponses à ces questions ne l'intéressent pas le moins du monde, l'étudiante finit par renoncer à la machine à café, et utilise ses pauses pour faire le tour du building. Elle a même le temps de s'en éloigner pour marcher près de la rangée d'arbres qui longe la route et s'asseoir deux minutes sur un banc pour écouter les oiseaux. Elle prend soin de ne rien emporter avec elle, ni smartphone ni carnet, pour revenir à l'instant présent, mais se retrouve vite à compter les secondes avec l'agacement de savoir ce répit si limité. Puis, quand elle rentre, les couloirs lui semblent plus sombres que jamais, et il lui faut de longues minutes pour dissiper de son champ de vision les taches bleues de l'éblouissement du soleil.

« Alors, t'es enfin libre ! On s'ouvre une bière ?
– C'est à dire qu'en fait... »

En fait, elle a signé un renouvellement de son contrat. On lui a proposé de travailler aux archives, à temps plein.

« C'est une blague ? Dis-moi que c'est une blague. »

L'étudiante sourit, mais d'un sourire un peu triste. Axel va s'accouder à la rambarde du balcon

en silence, avant de se retourner vers elle pour la dévisager.

« Tu veux plus être écrivaine, en fait.

– Mais si ! T’inquiète ! J’ai accepté parce que c’est aux archives, je serai toute seule au sous-sol, je passerai un peu de temps à travailler, puis j’aurai du temps pour écrire. Personne s’en rendra compte, ils me trouveront rapide même, ils sont tous tellement ramollis.

– Tu parles. Depuis deux mois que tu as un mi-temps, tu as pas écrit une ligne. Alors un plein temps ? On a pas besoin d’autant d’argent, tu sais.

– Arrête. C’est pas que pour l’argent.

– Donne-moi une seule bonne raison de faire ce travail, alors ? »

Elle réfléchit quelques secondes.

« Je sais pas. Peut-être une raison plus concrète de me lever le matin. »

Le service des archives n’est pas la grande bibliothèque silencieuse et foisonnante de papiers jaunis qu’elle a fantasmée. C’est un long couloir éclairé de néons, bordé d’étagères toutes semblables où sont alignés des cartons blancs. Sa première mission consiste à imprimer et classer par ordre alphabétique les bordereaux des années précédentes, pour

les agraffer à leurs contrats respectifs. Elle écrit dans son carnet : *BORDEREAUX*.

Loin de la tranquillité espérée, elle doit passer des heures, des journées, des semaines près de la photocopieuse, dont elle connaît par cœur l'enchaînement de vibrations et de petits claquements.

Vvvvvvvv. Clac. Tchtchtchtchtch...

Au moins, c'est une tâche répétitive qui lui permet de penser à autre chose. Un roman s'écrit dans sa tête. Elle y racontera son expérience dans cet immense building, pensé comme une fourmilière. Ça ressemblera un peu au *Voyage de Chihiro*, elle sera orpheline et projetée dans un monde obscur, il y aura des créatures imaginaires, une espèce d'oiseau moqueur perché sur l'étagère qui lui tiendra compagnie près de la photocopieuse en croasant des idées philosophiques sur la folie du monde humain, Marine aura quelque chose d'un rongeur, toujours affairée à préparer et organiser efficacement ce qui lui passe sous la main, Antonin, son allié, lui montrera les passages secrets, le petit banc sous l'arbre... Le problème de ce roman, c'est qu'il ne s'écrit que dans sa tête, ça la frustre d'autant plus qu'elle se sent narguée par la pile de feuilles blanches près de la photocopieuse. Tout est là, les idées, le papier, il ne lui manque plus que ses mains, occupées à classer et agraffer les bordereaux.

Elle emporte une pile de feuilles blanches pour la poser sur son bureau, chez elle, et chaque soir elle s'assoit devant, un stylo à la main. Mais rien ne se passe. Elle se sent épuisée et le papier lui renvoie la blancheur de la lumière crue des archives. Au bout de quelques soirs, elle se met à pleurer, la tête dans les mains. Axel vient s'asseoir près d'elle, sans savoir quoi dire.

Même les pauses deviennent une brèche par laquelle ce chagrin amer la submerge chaque fois qu'elle sort de ses gestes répétés à l'infini et de l'écriture mentale de son roman. Quand elle s'assoit sur le petit banc, elle se sent frustrée jusqu'aux larmes de ces secondes qui s'écoulent sans qu'elle en fasse rien d'autre qu'être enfermée dans sa tête où résonnent les bruits de la photocopieuse.

Vvvvvvv. Clac. Tchtchtchtchtch...

Et la demi-heure qui suit est difficile, à cause de l'éblouissement du soleil qui lui trouble la vue. Alors, les jours suivants, elle tente de prendre sa pause à la machine à café, avec les autres. Maintenant que son rôle est mieux défini, peut-être qu'on la reconnaîtra, qu'on dira « Tiens, voilà la fille des archives », ou même qu'on retiendra son prénom. Mais non, seule Marine lui fait de loin un petit signe poli, après tout elle est encore étudiante, elle se tient là avec son café à la main, sans savoir comment s'immiscer

dans une conversation sur les nouveaux trombones. Maintenant, ils sont en plastique et triangulaires, vraiment, on ne sait plus quoi inventer, quand quelque chose marche bien voilà qu'il faut le changer, Sandrine devra diviser en deux les conventions qui font plus de quinze pages. Désespérée, l'étudiante décide qu'après tout le mieux serait d'arrêter de s'acharner à prendre une pause et d'utiliser ce temps pour en finir avec les bordereaux.

Chaque jour, elle passe quelques heures à la photocopieuse, puis descend au sous-sol, monte sur une chaise pour attraper les cartons, et chercher un par un les bons contrats pour enlever l'agrafe et en remettre une autre avec le bordereau. Elle ressent la présence de son carnet sur l'étagère, mais ne sait plus vraiment quoi écrire dedans. De toute façon, il y a du passage dans les archives. Et quand elle est seule, il y a l'angoisse, pesante, que la porte s'ouvre à tout moment. Elle se sent mieux quand elle oublie le carnet et se plonge dans ce qu'elle fait. Quand les contrats et les cartons recouvrent la grande table, elle aime renvoyer l'image d'une personne affairée, qui croule sous la paperasse, dans une tâche qu'elle est seule à pouvoir accomplir.

Vvvvvvvv. Clac. Tchtchtchtchtch...

« Hé. Je te parle.

– Pardon. Tu peux répéter ?

– Regarde dans quel état tu es, tu as les yeux complètement vides et on peut même plus tenir une conversation. »

Axel lui prend la main.

« Et tes mains...

– Quoi mes mains ?

– Elles sont dans un état... Regarde, tu as de la corne, là. »

Sans doute à force de faire défiler les feuilles entre ses doigts pour les trier par ordre alphabétique.

« C'est comme toi avec la guitare, non ?

– Bien sûr que non, c'est pas pareil ! Moi, on m'a rien imposé, je me fais saigner les doigts si je veux ! Démissionne, crois-moi, ils sont en train de détruire tout ton vvvvvvvvvv potentiel... Tu clac rentres dans la matrice ! Tchtchu tchtche rappelles, le capitchtchtchalisme, le réchauffement vvvvvvvvvv climatique, la clac lutte des classes, tchchchchout ça ? Bon tchtchtchtch sang ! Regarde-moi ! Tu vvvvvvvvv me fais peur clac ! Tu parles tchtchtchtch même plus ! Vvvvvvvv. Clac. OH ! TcJehTchTtchtchPARLEtchtch... »

Si on ferme les yeux, ça fait un peu un bruit de cigale. Une chanson lui revient, La Rue Ketanou, un groupe qu'elle aimait autrefois, ça disait « Y a

des cigales dans la fourmilière », et elle se souvient qu'elle a grandi quelque part où il y avait des cigales, il y faisait très chaud. Elle essaie quelques secondes de se le rappeler, puis abandonne l'effort, qui lui crée sur la rétine le même éblouissement que les pauses sur le banc. Alors elle se laisse bercer par le bruit des cigales, s'oublie dans les gestes répétés, et se sent bien. Vvvvvvvv. Clac. Tchtchtchtchtch... Elle écoute d'une oreille le bruit de l'oiseau perché sur l'étagère. Un oiseau ? D'où vient-il ? Elle y réfléchit quelques secondes puis abandonne aussi.

« Ah ! Tu es là ! Tiens, j'ai trouvé ça dans la salle des archives, je pense que c'est toi qui l'as oublié. »

Elle prend le petit carnet qu'on lui tend. Ça lui fait comme une décharge électrique dans le bras, désagréable. Le roman. Elle l'avait oublié. Elle sourit mais c'est dur de reconnaître les gens avec leurs masques. Il s'éloigne. Il lui a proposé un café. Elle a dit oui. Alors elle doit le suivre. Elle range ses photocopies sur l'étagère, et le suit.

Dans le bureau d'Antonin, elle laisse son regard se perdre entre les affiches au mur. C'est joli. Il fait deux cafés, la posture un peu fière d'avoir sa propre machine à café dans son bureau, lui en tend un, c'est des capsules, c'est pas très écolo, chez lui il a une cafetière qui moule le café et tout, mais pour ici

c'est pratique, et c'est toujours mieux que les gobelets en plastique à l'entrée du building, d'ailleurs tu as vu la tasse que je t'ai passée ? Avec Coluche dessus, elle est sympa hein ? Il suit son regard jusqu'à l'affiche qu'elle lit, et lui raconte les blocus quand il était étudiant. Aujourd'hui, oh non plus tellement, pas qu'il soit contre, au contraire, mais les étudiants s'y prennent mal, c'est contre-productif, ça décrédibilise et divise le mouvement, il soutient de temps en temps bien sûr, s'il y a une pétition à signer, ou une cagnotte, mais aller crier ACAB dans les rues et respirer les gaz lacrymo, non, vraiment, les jeunes font ça pour l'adrénaline, tu y participes toi ? La bouche de l'étudiante dit « parfois » mais elle fait non de la tête. Il sourit, la réponse lui plaît, il lui raconte qu'il se sent un peu seul ici.

Pourtant, elle le trouve très sociable, il salue les gens chaleureusement et a quelque chose de drôle à dire en toute circonstance. On le voit peu, seulement les jours de bugs informatiques, ou quand il marche pour aller fumer une cigarette et en profite pour animer tout le couloir. Les collègues se réjouissent du moindre souci informatique réclamant son sourire. Mais il se sent seul, les gens travaillent ici parce qu'ils ont la tête vide, tandis que lui, il met de l'argent de côté pour acheter un terrain agricole, c'est son projet, il y fera pousser des herbes aromatiques. Il regarde

l'étudiante la tête penchée, elle sait qu'il imagine combien elle aurait à dire sur sa propre vie. Elle pourrait lui avouer qu'il n'est pas seul et qu'elle aussi a quelque chose dans la tête, un roman à écrire, mais elle n'est pas sûre d'en avoir envie, et puis ça fait déjà plus de dix minutes, la pause est finie.

Elle pensait que cette histoire de bordereaux serait l'affaire d'une semaine, mais il y en a des milliers, elle met plusieurs jours par carton. Le soir, dans le métro, elle pense à son avancée du jour, elle a presque fini les K aujourd'hui, si elle avance aussi bien demain elle sera à la moitié de l'alphabet. Elle calcule combien de temps il lui faudra pour en venir à bout, et sa gorge se noue : elle n'aura jamais terminé avant la fin de son contrat et la rentrée à la fac. Ou alors... Elle va de plus en plus vite avec l'expérience, la deuxième moitié sera plus rapide que la première, surtout que W, X, Y, Z sont des petits cartons...

Ce n'est rien qu'un trait de stylo sur une feuille tendue par Marine. Marine est un peu émue : elle monte à l'étage du dessus, qui a encore du lino au sol, mais quelques plantes dans les couloirs, et un recoin avec une vraie cafetière et des canapés pour les pauses. Elle s'occupera cette fois non plus de la paie des étudiants, mais de celle des salariés

qui eux-mêmes s'occupent de la paie des étudiants. Et elle, l'étudiante, prend la place de Marine. Son salaire augmente considérablement.

Elle a bu un café avec Maëlle la veille, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps, et Maëlle lui a expliqué que signer un CDI, c'est mauvais pour la santé, pour la planète, et pour l'art. Mais toutes ces choses lui paraissent abstraites et incertaines, elle voit le bonheur stable et facile de Marine qui gravit les échelons, elle pourra être comme ça, mais en étant surtout comme Antonin, garder son humanité, ses idées, sa personnalité dans cette vie-là, et cultiver sa différence dans le blanc uniforme des couloirs. Alors, elle signe le CDI et, à cet instant précis, cesse d'être une étudiante, pour devenir une salariée.

« Par contre, Marine, j'ai pas fini ce que tu m'avais demandé, pour les bordereaux.

– C'est pas grave.

– Je le finirai avant de prendre mon nouveau poste ?

– Mais non, t'inquiète pas.

– Quelqu'un le finira pour moi ?

– Peut-être un étudiant, s'il y a rien de plus important à lui faire faire. »

Son nouveau travail mobilise toute son attention. Elle s'est fait prescrire des lunettes de repos pour

moins s'abîmer les yeux sur les interminables lignes des tableaux Excel dans lesquelles il faut rentrer les RIB toute la journée. La pause est indispensable, pour limiter le risque d'erreurs d'inattention. Elle prend souvent avec Antonin, mais parfois elle va à la machine à café pour voir les autres, qui la saluent chaleureusement, prendre de leurs nouvelles, parler de la petite vie de l'étage. Elle est plutôt appréciée pour sa bonne humeur et ses anecdotes décousues.

Les jours passent, tous plus ou moins semblables, selon les aléas des nuages à la fenêtre et des bugs informatiques. Elle ne s'ennuie pas. Comme elle est efficace, Marine lui confie de nouvelles tâches, de plus en plus complexes, et elle laisse entendre qu'elle voit de temps en temps une secrétaire de la vice-présidente, qui peut avoir un impact sur la gestion des ressources humaines. Les choses iront au rythme où elles iront, pense la salariée, le temps ne passe que sur son visage qu'elle trouve parfois un peu différent dans le miroir de l'ascenseur, à la fois durci par les lunettes et adouci par les légères rides de sourire poli apparues au coin de ses yeux.

Une fois rentrée chez elle, elle enchaîne les mêmes gestes, poser le sac et les chaussures, les courses s'il y en a (le mercredi et le vendredi), enlever le masque, se laver précautionneusement les mains,

se doucher, regarder dehors les plants de tomates desséchés sur le balcon, manger devant un épisode de série, puis en regarder un deuxième, se laver les dents et se coucher. Souvent, elle s'endort immédiatement, bercée par le bruit des cigales, mais parfois elle reste les yeux ouverts dans le noir. Il y a comme quelque chose qui manque dans l'appartement, il lui semble qu'elle a oublié un élément important, sans arriver à mettre le doigt dessus.

Très vite, en quelques semaines, ou peut-être quelques mois ou quelques années, elle n'est pas tout à fait sûre, elle a son propre bureau, à l'étage au-dessus, l'ancien bureau de Marine, qui n'est plus sa supérieure. Elle n'a plus de supérieure directe. Elle est enfin libre de décorer son lieu de travail, elle pense au bureau d'Antonin à l'étage en dessous, mais de toute façon elle passe toujours ses pauses avec lui, donc elle n'a pas besoin d'une machine à café. Elle réfléchit à ce qu'elle pourrait mettre au mur, mais n'a pas d'idée, elle ne veut pas imiter Antonin avec ses tracts, alors elle pose une plante sur un tabouret, pour égayer un peu, Marine dit que ça suffit à « habiller une pièce ».

D'ailleurs, Marine ne restera pas son amie longtemps, car elle reste bloquée à son poste et voit cette collègue qu'elle a connue étudiante passer du service

de paie à celui de la gestion, à l'étage au-dessus, changer de rôle encore et encore, car chaque fois on la trouve plus efficace que personne. Pourtant, elle fait attention à ne pas travailler trop, à faire les choses tranquillement, comme elle est payée à l'heure, et se demande comment font les autres pour travailler aussi peu. Puis elle monte au dernier étage, au secrétariat de la vice-présidente. Certains jours, elle voit passer Marine. Elle laisse sa porte entrouverte, mais Marine fait semblant de ne pas voir, et passe à petits pas affairés sans s'arrêter. Dans son grand bureau vide, elle se sent un peu seule, et il n'y a pas grand-chose à faire, pourtant elle ne prend jamais le temps de lire le livre qu'elle a posé près de son clavier, *L'Ocre des murs*, de Maëlle Kovach. Elle ne lit jamais d'habitude, mais ce livre, elle l'a vu dans la vitrine, et s'est sentie si troublée par ce nom étrange qu'elle l'a acheté sans savoir pourquoi.

Parfois, quand elle s'y attend le moins, le sentiment d'un souvenir flottant qu'elle n'arrive pas à saisir la prend à la gorge, une impression tenace d'oublier quelque chose d'important. Alors, comme elle est libre de son temps, qu'elle a sa propre imprimante dans son bureau, et que personne ne lui pose de question quand elle marche d'un pas assuré dans les couloirs, il lui arrive de descendre à la salle des archives, comme

en pèlerinage, pour continuer petit à petit, quelques contrats à chaque fois, la tâche qu'elle n'a jamais terminée quand elle était étudiante. Elle a l'impression que c'est là qu'elle trouvera les réponses aux questions. Quelles questions, elle l'ignore, mais quelque chose résiste à sa vie confortable, comme un oiseau agaçant qui bat des ailes dans un coin de sa tête. Un jour, elle ressent le vertige de la dernière marche d'un escalier dans le noir en tombant sur un contrat anodin, celui de Wilhem Pecuyer. La profondeur de son regard, dans l'ombre de ses cernes noirs, la met mal à l'aise sans qu'elle se l'explique. Une fois le contrat rangé au milieu des autres, il lui semble toujours que le regard de Wilhem la suit à travers le carton.

Il y a des choses qui se passent en dehors du travail, sur les photos qu'elle a accrochées au mur, autour du portemanteau, quelques sorties entre collègues, deux ou trois enfants qui se rajoutent sur les plages de vacances. De temps en temps, elle va prendre un café à la grande terrasse ensoleillée du dernier étage, bordée de petits palmiers, pour parler avec ses collègues des conseils de classe de ses enfants, et des profs un peu trop sévères. Parfois, elle discute avec la vice-présidente, une gentille vieille dame au sourire doux qui ne retient aucun des noms de ses trois secrétaires.

Elle a été émue le jour où elle l'a croisée pour la première fois dans le couloir de son nouvel étage, et a mis un visage sur cette voix rauque entendue mille fois à travers le mur. La vice-présidente est différente des autres salariées, elle semble détachée de tout, désintéressée du lieu, peut-être même de la vie. Alors elle se contente de sourire doucement et d'écouter d'une oreille ce qui se dit sur la terrasse, en fumant cigarette sur cigarette. C'est sa seule amie à l'étage, les secrétaires se détestent entre elles, et toujours un peu plus au fur et à mesure que la vice-présidente vieillit, car elles sentent peser la concurrence de la place à prendre.

Le jour de sa retraite, elle choisit sans hésitation cette salariée aux yeux rêveurs qui berce ses pauses d'anecdotes décousues et d'histoires d'oiseaux.

La salariée accepte ce nouveau poste.

Il n'y a rien d'autre à faire, quand on est vice-présidente, que de représenter la présidente dans des réunions où il ne se dit rien d'important, de signer les contrats dans les parapheurs, et parfois d'échanger quelques mots avec la salariée chargée du recrutement qui monte de nouveaux parapheurs, suivie par un étudiant un peu blasé.

Parapheur. C'est un joli mot.

Antonin, lui, n'a pas bougé du troisième étage. Il garde son travail à mi-temps en parallèle de son activité de maraîchage, et ramène parfois pour ses collègues des petits bouquets de basilic, dont les désordres terreux posés sur les bords des bureaux tranchent avec la blancheur aseptisée du building. Il ne reste plus la moindre parcelle blanche sur les murs de son bureau, complètement recouverts de tracts, alors pour continuer à le décorer, il y a ajouté des plantes, des fougères, du lierre, et même quelques légumes, qui grimpent sur les étagères. Comme il s'est aussi laissé pousser la barbe, on l'appelle parfois le « druide », pour rigoler. La vice-présidente ne descend plus prendre le café avec lui, une vice-présidente n'a rien à faire au troisième étage. Pourtant, elle aime bien passer du temps dans cette pièce remplie de plantes, et comme elle a toutes les clés du building, elle y va parfois le soir, quand il n'y a plus personne. Elle s'assoit derrière l'ordinateur éteint, et laisse son regard se perdre entre les plantes. Elle voit à côté de l'ordinateur une photo de mariage, Antonin en noir et blanc avec sa barbe encore courte, et, à son bras, une jolie blonde au regard un peu vide. Elle ressent comme un pincement au cœur, puis elle se souvient que c'est elle, la jolie blonde. Il y a aussi une photo d'enfants qui sourient sur la plage, la même que celle affichée près

de son propre portemanteau. Alors, elle ne sait plus quoi faire de son pincement au cœur, et regarde le lierre qui grimpe aux étagères.

Le temps s'écoule ainsi et, tout naturellement, elle choisit l'une de ses secrétaires au hasard pour la remplacer, et change de bureau une dernière fois.

Le bureau de la présidente est le plus grand de tous, il occupe la moitié du dernier étage. Dedans, il y a tout, même une salle de bains, où elle regarde ses cheveux blanchir dans le miroir. Elle se rend compte que, de toute sa carrière, elle n'a jamais vu la présidente. Elle en déduit que la présidente ne doit pas être vue, et ne sort jamais de son bureau. Elle aurait peur qu'on lui demande ce qu'elle fait de ses journées, et elle n'en a aucune idée. Personne ne lui a dit. Parfois, elle s'approche de l'énorme photocopieuse qu'elle a fait monter du troisième étage quand on l'a remplacée par une machine moderne et silencieuse, et y glisse une feuille blanche juste pour écouter son bruit de cigale.

Vvvvvvvv. Clac. Tchtchtchtchtch...

Elle a l'impression d'apercevoir, à l'orée de sa conscience, des images oubliées, juste quelques secondes.

Parfois, elle se lève tard, elle dort plutôt bien dans le grand lit de la chambre attenante au bureau.

Parfois, elle fait un café, et le boit très lentement, derrière son ordinateur éteint.

Et parfois, du dernier étage, elle s'ennuie un peu, alors elle regarde par la fenêtre, les petits immeubles en travaux, les routes, l'arrêt de métro, l'université, et l'étendue d'herbe où s'assoient les étudiants, avant qu'ils se lèvent pour marcher lentement, enfourchent leur vélo, et se diluent dans la chaleur qui monte du béton.

Élise Picandet, 25 ans, France

Lauréate 2022 du prix Nougaro, Élise est étudiante en lettres. Elle écrit des nouvelles, des textes rimés qu'elle fait vivre lors de scènes ouvertes de slam/poésie. Elle a déjà écrit un roman et un recueil de poésie, encore non publiés. Elle lit, écrit, joue de la flûte et pratique la randonnée. Ses auteurs favoris sont Timothée de Fombelle, Daniel Pennac, P. G. Wodehouse et Émile Zola.

Élise a été parrainée
par Alain Absire.